

# Des « bochonneries » qui font rire : les Allemands vus par les Poilus dans les journaux de tranchées

Loredana TROVATO

Université d'Enna « Kore », Italie

[loredana.trovato@unikore.it](mailto:loredana.trovato@unikore.it)

**REZUMAT: Despre unele „bochonneries” care stârnesc râsul: soldații nemți văzuți de soldații francezi în ziarele de front**

Acest articol își propune să analizeze imaginea germanilor, a Kaiser-ului (împăratul) și a Kronprinz-ului (prințul moștenitor), așa cum se reflectă în ziarele de front publicate de „Poilus” (nume dat soldaților francezi din Primul Război Mondial și însemnând „curajos”, dar și „păros”) în timpul perioadei 1914-1918. Este vorba de a arăta strategiile de construire a etosului de către combatanți prin descalificarea sistematică a inamicului. Aceasta are o bază emoțională care face apel la toate sentimentele cele mai negative, și anume la patos. În presa de pe front, această opoziție binară servește pentru a consolida sentimentul de apartenență la națiunea franceză și disprețul față de inamic. În afară de argumentațiile serioase oferite pentru a demonstra superioritatea franceză față de germanul „Kultur”, soldații francezi („Poilus”) excelează în arta devalorizării soldatului german („Boche”, termen argotic și peiorativ folosit pentru soldații germani din Primul Război Mondial) prin folosirea comicului și a absurdului, care își găsesc cea mai bună ilustrație în „cuvintele vulgare”. După o introducere generală despre nașterea acestor ziare, difuzarea și obiectivele lor, despre corpusul nostru și metodologia de cercetare, ne vom apleca asupra noțiunii de „cuvânt vulgar” pentru a constata, folosind mai multe exemple (verbale și iconice), că aceasta include o valoare insultătoare și, de asemenea, ironică și că ea nu se limitează la cuvintele care sunt considerate tabu, ci și la axiologicele peiorative, în care asocierea dintre un cuvânt cu valoare neutră și un adjectiv negativ poate avea o conotație vulgară.

**CUVINTE-CHEIE:** *cuvinte vulgare, ziare de front, soldați francezi (fr. „Poilus”), soldați germani (fr. „Boches”) din Primul Război Mondial*



**ABSTRACT: Some « bochonneries » which make laughter: Germans seen by French soldiers in the trench newspapers**

This article aims to analyze the image of the Germans, the Kaiser and the Crown Prince, as reflected in the trench newspapers published by French

soldiers during the 1914-1918 period. We want to deal with the strategies used to build the *ethos* of fighters by systematic disqualification of the enemy. This disqualification is founded on an emotional basis that appeals to all the most negative feelings, that is the *pathos*. In these magazines, this binary opposition serves to reinforce the sense of belonging to the French nation and the dislike of the enemy. Besides the serious arguments offered to demonstrate French superiority against the German « Kultur », the *Poilus* excel in the art of devaluation of *Boche* by the comic and the absurd, which find their best expression in « dirty words ». After a general introduction about the origin of these newspapers, their distribution and objectives, about our corpus and the methodology of investigation, we'll look at the idea of « dirty word » to see, by several examples (verbal and iconic), that it includes an insulting and ironic functions and it is not restricted to words that are considered as taboo, but also to pejorative axiology, where the combination of a neutral word with a negative adjective can take a rough connotation.

**KEYWORDS:** *dirty words, trench newspapers, French soldiers, German soldiers*



## RÉSUMÉ

Cet article vise à analyser l'image des Allemands, du Kaiser et du Kronprinz, telle qu'elle ressort des journaux de tranchées publiés par les Poilus pendant la période 1914-1918. Il s'agit de rendre compte des stratégies de construction de l'*ethos* des combattants par la disqualification systématique de l'ennemi. Cette dernière se fonde sur une base émotionnelle qui fait appel à tous les sentiments les plus négatifs, à savoir au *pathos*. Dans la presse du front, cette opposition binaire sert à renforcer le sentiment d'appartenance à la nation française et le dédain de l'ennemi. À côté des argumentations sérieuses offertes pour démontrer la supériorité française contre la « Kultur » allemande, les Poilus excellent dans l'art de dévalorisation du Boche par le comique et le saugrenu, qui trouvent leur expression la meilleure dans les « gros mots ». Après une introduction générale sur la naissance de ces journaux, leur diffusion et objectifs, sur notre corpus et la méthodologie d'investigation, nous nous pencherons sur la notion de « gros mot », pour constater, à l'aide de plusieurs exemples (verbaux et iconiques), qu'elle inclut une valeur insultante et ironique aussi et qu'elle n'est pas restreinte aux mots que l'on considère comme tabous, mais aussi aux axiologiques péjoratifs, où l'association d'un mot à valeur neutre avec un adjectif négatif peut revêtir une connotation grossière.

**MOTS-CLÉS :** *gros mots, journaux de(s) tranchées, poilus, boches*



## 1. « Ça a débuté comme ça » : la Première Guerre Mondiale et la presse du front



**U COMMENCEMENT** étaient les poètes avant-gardistes qui chantaient la guerre en tant que seule « *hygiène du monde* » et qui prônaient le « *militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent* »<sup>1</sup>. Mais non seulement les poètes. Activistes nationalistes, artistes et écrivains militants applaudissaient à l'engagement des nations en faveur d'un conflit qu'on envisageait comme une action brève, rétablissant l'ordre et les rapports de force en Europe.

La Première Guerre Mondiale paraissait être la Némésis nécessaire au châtiement des crimes de la vieille Europe, alors que le Colosse de Rhodes de sa puissance s'écroulait sous le poids oppressant de la bourgeoisie impérialiste et colonialiste, représentée au théâtre par le masque anthropomorphe et la gidouille énorme d'Ubu roi<sup>2</sup>.

Cent ans après, les historiens en perçoivent la dimension globale, ainsi que la portée médiatique. D'après Laurent Gerverau, on a affaire à une guerre nationaliste qui

annonce l'ère des masses, pas simplement à cause des révolutions russes de 1917, mais surtout du fait de la prise en compte des opinions publiques dans un conflit qui perdure et de l'utilisation de tous les supports. L'image devient un vecteur primordial, car frappant pour toutes les couches des populations. C'est l'affiche tirée à des millions d'exemplaires qui envahit l'espace public (les rues). C'est la carte postale qui circule dans le monde. C'est la presse basculant du dessin à la photo. C'est le cinéma, où même Charlot devient soldat et séduit l'ouvrier comme les surréalistes.

(2007 : 29)

La presse est, à cette époque, la seule source d'information et touche à son « *âge d'or* » (Roth, 1983 : 7) : en particulier, c'est la presse française à être la plus importante au monde pour ses tirages et à devenir le moyen principal de communication de masse. Son rôle est essentiel pour diriger l'opinion publique vers telle ou telle position ; elle sert surtout à développer le sens d'appartenance à la nation, à unir le peuple français en un seul idéal : la chasse au Boche et l'affirmation de l'esprit gaulois. N'étant plus réservés à une élite, les journaux se présentent comme un produit destiné à tous, qui jouit des possibilités de reproductibilité technique offertes par les nouvelles inventions. Ils augmentent largement leur nombre en 1914-1918, grâce à la création des journaux de tranchées, rédigés par les mêmes combattants lors de l'attente de la bataille ou d'une trêve afin de relier les unités entre elles, rire, amuser, (se) distraire.

Le développement d'un journalisme de tranchée est un événement tout à fait nouveau et avance pas à pas avec le progrès technologique, même si les bons écrivains, ainsi que les médiocres gratte-papiers, ont toujours utilisé la plume d'oie et le papier comme des armes blanches pour dénoncer les injustices et les abus. Un scénario pareil ne pouvait que provoquer le besoin des protagonistes de cette partie de l'histoire du « *court vingtième siècle* »<sup>3</sup> de raconter le vécu, d'exprimer leurs sentiments et émotions, de ne pas oublier ou être oubliés, de maintenir un lien très fort avec la famille, d'avoir des informations et en donner ou tout simplement de rassurer sur le moral et la santé. Voilà les raisons pour lesquelles l'écriture devient une occupation presque quotidienne, malgré les « *ciseaux d'Anastasie* »<sup>4</sup> qui interviennent pour empêcher de parler des opérations et des mouvements des troupes, ou de manifester des sentiments d'amertume, pessimisme, accablement face à l'avenir. Écrire est ainsi l'un des loisirs préférés des Poilus, condamnés à passer la plupart de leur temps dans l'espace restreint de la tranchée à attendre l'arrivée de l'ennemi<sup>5</sup> ou la fin d'une simple journée, à conduire une existence assez morne et désespérante en compagnie de « *toto* » et « *gaspard* », à se plaindre du manque de tabac et « *pinard* »<sup>6</sup>.

C'est en ce contexte que se répandissent vite canards « *vadrouilleurs* », cris « *de ralliement* » et échos « *des gourbis* », outils indispensables pour comprendre bien cette guerre qui est le véritable prélude du XX<sup>e</sup> siècle et le trait d'union entre le passé et le présent.

## 2. Le corpus

Le premier journal est édité dès que le conflit se modifie en une guerre de positions : c'est *L'Écho de l'Argonne* qui annonce, à partir du 26 octobre 1914, « *le règne absolu que sera, peu de mois après, de l'Yser aux Vosges, des Vosges en Macédoine, le gouvernement de haulte [sic] et puissante dame Baliverne* » (Thuriot-Franchi, 1921 : 19). Ensuite, c'est le tour de *Le Petit Colonial*, tandis que le premier journal imprimé, *Le Poilu*, apparaît en novembre 1914. Georges Thuriot-Franchi estime qu'en octobre 1916 il y a plus de 140 journaux de tranchées, nombre destiné à arriver jusqu'à 474 vers la fin du conflit (Charpentier, 2007 ; Soudagne, 2009 : 128).

Il s'agit d'un corpus très vaste et quelque peu fragmentaire, car certains bulletins ne duraient que le malherbien « *espace d'un matin* » à cause des conditions pénibles d'imprimerie, du manque de papier et d'encre, ou de la mort des rédacteurs. Même en établir la datation est assez difficile, vu que la plupart d'entre eux ne sont publiés que de façon très irrégulière et beaucoup de mois peuvent s'écouler de la sortie d'un numéro à l'autre. Du reste, leur caractéristique principale est leur nature éphémère, comme l'on peut

lire dans quelques sous-titres : « journal intermittent », « paraissant quand il peut », « paraît irrégulièrement », « journal récréatif et intermittent », « paraissant quand les rédacteurs ont le temps », « paraît à l'improviste, où nous pouvons, quand nous pouvons ».

Aujourd'hui, la Bibliothèque Nationale de France (BNF) et la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC)<sup>7</sup> proposent une grande partie de ces documents exceptionnels en version numérique et en ligne. Notre corpus rassemble aussi les journaux qui n'ont pas encore été numérisés et qui se trouvent dans les magasins de la BNF, à savoir plus de trois cents titres consultés, où l'élément récurrent est la représentation du « vile et sale ennemi » et son opposition au vaillant, gai et héroïque Poilu français ; où on veut rire et se distraire, en représentant cette guerre comme « joviale » ; où la « fusillade » est « crépitante et humoristique » et le « rire » est « aux éclats », parce qu'on fait toujours du « rigolboche »<sup>8</sup>.

### **3. Cadre méthodologique : gros mots, insultes et représentation antinominique de l'ennemi**

La question des gros mots et de leur emploi dans un contexte très délicat, comme celui de la politique, implique la prise en compte des données théoriques de la lexicologie et des outils de recherche de l'analyse du discours et de l'argumentation. Car l'argumentation peut passer même par la violence verbale<sup>9</sup>, l'invective et l'insulte, surtout lorsqu'il s'agit de disqualifier l'adversaire par la mise en évidence de son *pathos* négatif.

Ces dernières années sont caractérisées par la présence de nombreux travaux sur l'argumentation dans le discours politique, le dernier et le plus récent étant le numéro éponyme de la revue *Argumentation et Analyse du discours* (10, 2013). En effet, elle est au cœur du langage politique, « en ce qu'il se définit comme un discours de pouvoir et d'action visant à provoquer des conduites, des prises de décision et des partages de valeurs auprès des citoyens » (Bonhomme & Rossari, 2013 : 2). En particulier, il faut relever comme ce discours « oscille entre des phases argumentatives rationnelles et subjectives » (Ivi : 3), où la place principale est accordée à l'*ethos*<sup>10</sup> du locuteur qui cherche à tout moment à « donner une image positive de lui-même ou une image dégradée de son adversaire » (*Ibidem*) en faisant souvent appel aux émotions<sup>11</sup>.

Dans les journaux de tranchées, cette mise en valeur de l'*ethos* du soldat français est réalisée par le dénigrement constant des Allemands et, en particulier, du Kaiser et du Kronprinz, qui deviennent la cible préférée de l'humorisme poilu. Lorsque l'ironie et le jeu ne suffisent plus à apaiser le sentiment d'amertume et la haine envers le redoutable ennemi, le gros mot et l'insulte interviennent à conforter les esprits lacérés par un conflit qui a

inauguré le siècle de façon si brutale et bouleversante. On essaye ainsi de provoquer le *pathos* négatif auprès des lecteurs afin de mieux faire ressortir l'*ethos* combattant à travers un langage basé sur le mépris et la répulsion de l'adversaire. Le *pathos* sert alors de base émotionnelle à la construction d'une sorte de topique de l'ennemi, où les instruments langagiers principaux utilisés sont les figures d'opposition et, du point de vue lexical, les axiologiques négatifs<sup>12</sup>. En ce contexte, ironie, gros mot et insulte entretiennent une relation paradigmatique, dont le gros mot constitue le trait d'union entre le côté ironique et celui de l'outrance verbale. Son statut est quelque peu indéfini à cause du manque d'études exhaustives et récentes sur le sujet<sup>13</sup> : en effet, il semble que « *parler des gros mots est une entreprise quelque peu périlleuse [...] par le flou dont est entourée et s'entoure presque nécessairement cette notion* » (Rouayrenc, 1998 : 3). Il est généralement associé à l'insulte et au juron, dont il partage bon nombre de caractéristiques d'ordre terminologique et sémantique. Par exemple, le premier problème « *que rencontre l'analyse* » (Lagorgette & Larrivée, 2004 : 6) est se débrouiller dans le vaste ensemble de définitions et termes que l'on retrouve dans les différentes publications scientifiques et non :

[...] *insulte, injure, invective, apostrophe, vanne, juron, blasphème, gros mot, incivilité, outrage, formule [...], axiologique négatif [...]* – autant de termes renvoyant à l'agression verbale, mais qui souvent coexistent dans les recherches sans avoir au préalable fait l'objet d'une définition précise.

(*Ibidem*)

C'est la raison pour laquelle Claudine Moïse propose une distinction entre gros mots, jurons et insultes sur la base de la fonction dans le discours, les insérant dans la macro-catégorie des mots tabous :

Les mots tabous peuvent être à la fois mots grossiers, jurons ou insultes. [...] Le gros mot repose sur la fonction référentielle du langage et en appelle donc à l'objet désigné (la « merde »). Le juron, adressé dans un effet réflexif du locuteur à lui-même, s'appuie sur la fonction expressive du langage et permet de ponctuer le discours pour exprimer une émotion (« Merde ! »). L'insulte vise l'interlocuteur dans une fonction impressive, « je te dis merde » ou même « tu es une merde », « espèce de merde ».

(2011 : 30)

Dans la presse du front, le gros mot assume pour la plupart une valeur d'insulte, parce que, même s'il est physiquement absent, l'allocutaire (l'ennemi, l'Allemand, le Kaiser, le Kronprinz...) est toujours la cible privilégiée de ce langage tabou, s'accompagnant de l'ironie et du saugrenu. En outre, il n'est jamais décontextualisé (reposant sur la fonction référentielle), et se confond souvent avec l'insulte, au moment où l'allocutaire est tou-

jours visé en tant que double antinomique du soldat français<sup>14</sup>. Il faut cependant souligner qu'il n'a que rarement une valeur de véritable offense, d'agression ou de violence verbale, grâce à la fonction 'adouçissante' de l'ironie. Le recours à cette figure de rhétorique contribue à la mise en valeur de l'ethos du soldat, s'il est vrai, comme le souligne Quintilien dans *De Institutione oratoria* (95 apr. J.-C.), qu'elle produit un double sens comme contraire et comme différent, jouant « sur la caractérisation intensive de l'énoncé » (Eggs, 2009 : 4). Tel qu'un catalyseur, l'ironie atténue l'agressivité et le jugement négatif par les biais du comique. La visée illocutoire est atténuée elle aussi, au moment où l'expression du désaccord perd sa priorité pour céder la place à la plaisanterie et au récit cocasse.

#### 4. La dévalorisation de l'ennemi : *ethos* et *pathos* à travers le gros mot

Nous nous appuyons encore une fois sur l'étude de Claudine Moïse pour signaler que « cet usage tabou du langage s'actualise dans trois domaines sémantiques : le sacré (la religion), les excréments (la scatologie) et la sexualité » (Moïse, 2011 : 29-30). Dans les journaux de tranchées, les gros mots sont restreints à la scatologie : les soldats-rédacteurs évitent carrément le sacré à cause des implications idéologiques et de l'autocensure, tandis que le renvoi au sexe est souvent limité à quelques allusions masquées par le jeu, l'artifice et l'ironie.

##### 4.1. La scatologie

L'abject, l'excrémentiel, les grossièretés, les bas et viles instincts ont toujours suscité la fantaisie, l'esprit créateur et farceur des êtres humains dès l'Antiquité. Le sentiment révoltant de l'ordure paraît être l'aboutissement d'une introspection, où l'homme et, en ce cas particulier, l'ennemi, est réduit à l'excrément. Le discrédit jeté sur le Boche permet de faire mieux percevoir l'éclat de la puissance du Poilu et tire son efficacité figurative du côté le plus répugnant du corps humain. À plusieurs reprises, ce discrédit est jeté par des allusions et des analogies, d'autres de façon explicite, et ce surtout si l'on veut amuser le lecteur par des portraits hauts en couleur du Kaiser et du Kronprinz, qui sont représentés comme des « excréments de l'humanité », où l'élément scatologique s'accompagne de l'hyperbole<sup>15</sup>.

Un exemple de la première typologie peut être retracé dans la petite chronique humoristique tirée de la rubrique « Nous avons inscrit », parue dans *La Revue poilusienne franco-belge* (1918 : 3), où l'on relate d'une « innovation » boche pour opposer la crise du papier :

**Papiers et Boches.** – Les journaux boches vont aussi être obligés de réduire le nombre de leurs pages. Un grand quotidien berlinois aurait trouvé, paraît-il, le

moyen de consoler ses lecteurs en compensant la quantité par la qualité, c'est-à-dire en introduisant chaque jour, dans le milieu du journal, une belle feuille de papier hygiénique... On dit que l'innovation a obtenu un grand succès, ce n'est pas étonnant, les Boches sont tellement portés sur la matière !...

Le balbutiement du vieux François-Joseph d'Autriche des premières syllabes du verbe « capituler » engendre deux termes scatologiques, appartenant aussi au langage enfantin, ainsi que l'hilarité des soldats :

Dessin de Lambroschini



F. J. — J'ai une envie de  
G. -- De quoi  
F. J. -- De faire ca...ca...pi...pi...tuler Lamberg

Image 1 - François-Joseph et le Kaiser Guillaume (*Le Camouflet*, 1916 : 4)

Dans les vers suivants, un soldat boche, revenant du front, parle avec sa « Gretchen » ; le mot à valeur scatologique n'est pas écrit, mais il résulte de la lecture, ce qui lui confère un effet comique sans pourtant paraître vulgaire :

### Les mésaventures d'un boche

[...]

Je ne t'apporte, vois-tu,  
Bien que mon gros c...hu ! hu !  
Avec ça, hélas, de gros poux :  
Comme souvenir, voilà tout !

(*Le Diable au cor*, 1916 : 4)

L'anus est en effet la cible préférée de l'humorisme poilu : par son emploi dans de nombreux récits, historiettes et locutions, il est possible de désacraliser non seulement l'ennemi, mais aussi son idéologie, sa « Kul...tur ». Le dessin ci-dessous, intitulé *Revanche du chien*, présente un chien qui mord le Kaiser et dit : « Ah ! tu tires sur la Croix-Rouge, salaud ! Eh bien ! Pour l'instant, je tire au Kul...tivité ! »



Image 2 - *Revanche du chien* (*L'Écho de tranchéesville*, 1915 : 2)

De l'excrémentiel on passe à la coprophagie grâce à la prononciation française du sigle « K.K. », indiquant le pain distribués aux troupes allemandes. Le dégoût du corps va donc de pair avec celui de la nourriture boche, ce qui nous permet de compléter le paradigme représentatif où la scatologie est aussi associée aux mécanismes gustatifs et digestifs. Les exemples proposés montrent ainsi comme la coprophagie devient une des stratégies comiques mises en place afin de dévaloriser l'ennemi et montrer son *pathos* négatif :

**Sur notre Front.** - [...] Les Boches se sauvent devant nos baïonnettes avec une remarquable vélocité ; c'est qu'ils ont le corps léger depuis que leur intendance a remplacé la blonde bière et les délicieuses saucisses par le fameux pain K K, qui, paraît-il, constitue un excellent purgatif.

(*Le Canard Poilu*, 1915 : 2)

*Pour délier la langue et s'amuser dans la tranchée.* Répéter 10 fois de suite, en pensant au pain K.K. : « Voilà ce que la moche bouche du Boche bouffe. »  
Pauvres Boches !

(*Le Diable au cor*, 1915 : 5)

#### 4.2. *Les animaux*

Outre la scatologie, l'autre domaine important d'où est tiré le lexique grossier et insultant est celui des animaux, dont on développe l'analogie avec les Boches à partir des qualités symboliques leur attribuées. C'est une pléthore d'ânes, cochons, chiens et reptiles, dont la valeur est tout d'abord as-

sertive, du moment qu'on attribue à l'ennemi des caractéristiques dévalorisantes par l'analogie, la comparaison et la métaphore.

Ce n'est pas un hasard si du mot « boche » - forme injurieuse pour définir la race allemande - on dérive par consonance toute une série de termes dépréciatifs, visant à représenter négativement tout ce qui a affaire avec l'ennemi. On trouve ainsi « Bochie » (le pays des Boches), « bochofage », « bochique », « débochage », tandis que deux termes sont créés à partir de la référence aux animaux :

a) *Bochonnerie* : terme construit à partir de « cochonnerie », dont il partage en entier la signification de « malpropreté », « chose sale et mal faite », « action, propos obscène »<sup>16</sup> :

**L'Anti-Bochermanie (Lettre d'un Poilu)**

Mes chers parents, faut m'excuser  
A forc' d'entendr' des... Bochon'ries  
Su' l' front, j'ai peur de m'embocher  
Et d'attraper la Boch'manie...

(L'Écho de tranchéesville, 1915 : 3)

b) *Bocherie* : terme construit sur l'exemple de « vacherie », dont il emprunte le sens de « parole, action méchante » (*Ibidem*). C'est aussi le titre d'une rubrique du *Gafouilleur*, où l'assimilation à « vacherie » est confirmée par le dessin paru dans le numéro 4.



**Image 3 - Rubrique « Bocheries »**

Parmi les animaux, le renvoi au « cochon » est le plus répandu, parce qu'il permet d'attribuer à l'ennemi les pires qualités et d'utiliser métaphoriquement quelques locutions (« saigner un porc », « tuer / abattre les cochons ») pour indiquer la victoire des Français sur les Allemands.

[...] que notre cœur d'homme ne se révoltera pas quand nous les rendrons un centuple le mal qu'il [*sic*] nous ont fait, quand nous les abattons comme des bêtes puantes, quand nous les saignerons comme des porcs.

(Le Diable au cor, 1915 : 3)

L'équation « ennemi = cochon » revient souvent dans les blagues, les histoires drôles et les fables, réécrites en imitant La Fontaine. Dans l'exemple suivant, l'écolier paresseux veut être à la place du « pourceau » pour ne plus suivre les ordres du maître. La réponse arrive aussitôt :

[...] Hélas ! lui dit l'enfant, que ne suis-je à ta place,  
Tu fais ce que tu veux, tu patauges dans l'eau,  
Manger, dormir, pour toi, c'est la belle devise ;  
Moi, tous les jours il faut réciter ma leçon  
Et le maître, souvent, de pensums m'agonise  
Si j'arrive en retard, je reçois un savon.  
Ah ! je serais heureux de changer de famille.  
Le rossignol à glands répondit au vaurien :  
« Tu ne veux que cela, c'est chose bien facile,  
FAIS TOI [*sic*] PRUSSIEN ! »

(L'Écho de Rochepinard, 1918 : 4)

Se muer en cochon et, par conséquent, en Prussien, veut dire renoncer aux normes éthiques et sociales qui règlent la société civile (celle française), où valent le respect de la loi, le travail sérieux, l'engagement. Le cochon représente par contre tout ce qui est sale, dégoûtant, obscène, contraire à la morale, à la bienséance, à la 'propreté' des bonnes gens. Le Kaiser est l'« empereur des cochons » et il est souvent représenté sous la forme de cet animal dans plusieurs caricatures et dessins illustrant sa brutalité, ses idées, ses caractéristiques physiques ou ses traits stéréotypés<sup>17</sup>.

Les images ci-dessous montrent le lieu commun du cochon à saigner pour en faire des saucisses et des andouilles à manger pendant les fêtes :

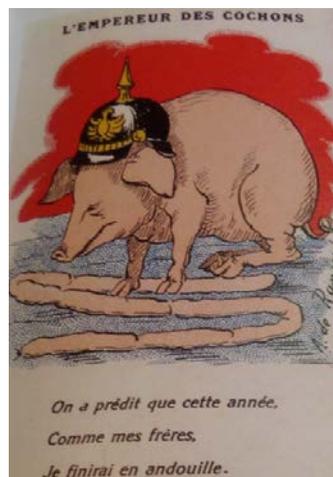


Image 4 - Carte postale

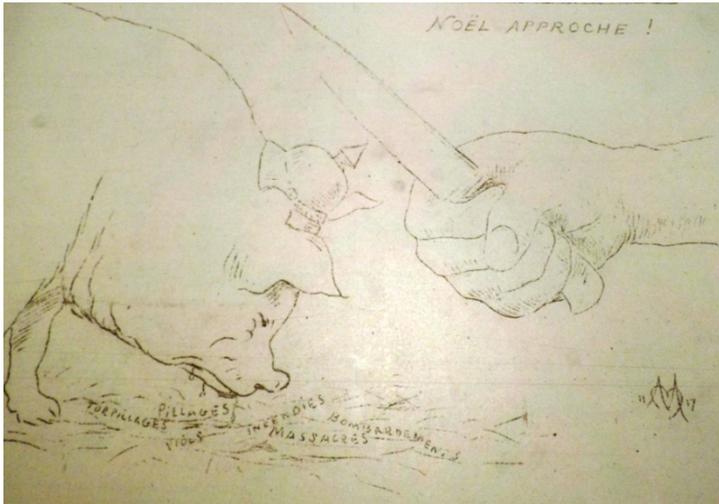


Image 5 - « Noël approche » (*Mar-Gaz*, 1917 : 4)

Dans un autre dessin, le Kaiser est vu comme une sorte de bête chimérique, l'hybridation entre un cochon et un âne, afin de souligner sa nature vile et son manque d'intelligence.



Image 6 - *La Guerre illustrée* (1914 : 7)

Désigner le Kaiser en tant qu'âne veut dire lui attribuer toute une série de connotations négatives, telles que la méchanceté, la sournoiserie, l'entêtement et l'idiotie surtout. Lorsqu'on ne le voit pas métamorphosé en âne, on se moque de lui en selle du pauvre quadrupède :



Image 7 - *La Guerre illustrée* (1914 : 5)

Si on ne le compare pas à un animal précis, on le définit comme un « *barbare et pillard atroce, / Au cœur de bête féroce* » (*L'Écho de Tranchéesville*, 1915 : 2.), une « *sale bête* », ou la « *sale bête prussienne* » qu'il faut nécessairement écraser.



Image 8 - *Marmoutier-Gazette* (1916 : 3)



Image 9 - *Le Carnet de la semaine* (1916 : 1)

Les Poilus s’amusent en outre à donner une description scientifique de la race animale à laquelle appartient le Kaiser. Dans cet article d’encyclopédie fantaisiste, il se mue en une sorte de « bipède amphibie », hideux et dangereux :

### **Le kaiser**

Bipède amphibie de l’ordre des cuirassiers [...] des Hohenzollern. Ses mœurs sont celles des grands félins sur terre. Sur mer celles des squales. Cet animal à l’état libre est extrêmement prolifique, mais tout fait espérer qu’il ne se reproduit pas en captivité. Par suite de la chasse particulièrement active dont cet animal est l’objet. Sa race tend à disparaître complètement au monde civilisé.

(*Le Canard dieppois*, 1916 : 2)

De même, dans l’extrait de ce sonnet dédié au Kronprinz, ce dernier, dont le père est un « vautour bâtard mi-manchot, mi-bancal », semble être une bête chimérique, voire « une ménagerie », réunissant toutes les pires qualités des animaux les plus dangereux de la terre :

### **Au Kronprinz**

Né d’un vautour bâtard mi-manchot, mi-bancal,  
Portant sur votre front la tare héréditaire,  
Vous empruntez à tous les monstres de la terre  
Quelque attribut hideux, et ce n’est point banal !

Le cou, vous l’avez pris au busard ; le chacal  
Le mufle humide et vil ; à l’hyène qui déterre  
Les cadavres, la griffe outre le caractère ;  
Au triste oiseau des nuits, l’œil vitreux et fatal.

Pour vous classer je cherche une catégorie :  
Vous êtes à vous seul une ménagerie [...]

(*Le Canard poilu*, 1915 : 1)

Sur ce modèle, Hermann Boué propose un portrait du Kronprinz, où il est peint comme une bête chimérique, résumant les caractéristiques les pires des animaux les plus rebutants à partir de la structure générative « *N de N* », utilisée dans la construction des axiologiques péjoratifs.

### **Au Kronprinz**

Ô Kronprinz, ô tête de fouine,  
Œil de cochon, bec de corbeau,

Grand Kaizerlich de la vermine,  
Dompteur, veneur de louveteaux.

(Le Poilu du 37, 1916 : 2)

### 4.3. Les axiologiques péjoratifs

Enfin, le dernier domaine concerné est celui des mots à valeur neutre qui, associés à des adjectifs, ou à toute forme axiologiquement négative, modifient leur signification pour se charger d'une connotation péjorative. Selon la classification de Laforest & Vincent (2004), ces axiologiques péjoratifs adressés (in absentia) peuvent être regroupés en catégories sémantiques sur la base de certaines caractéristiques de type cognitif ou moral, comme par exemple le manque de courage (« lâche boche ») et d'intelligence (« lourde cervelle d'Allemand »)<sup>18</sup>.

En particulier, on trouve de nombreuses expressions adressées au Kaiser et au Kronprinz qui appartiennent à cette dernière catégorie, parmi lesquelles on peut citer :

- « crétin lugubre », « imbécile crétin », « jeune crétin », « vieil idiot », où l'adjectif renforce la valeur négative du substantif ;
- « insensés que vous êtes », « ô stupide Monarque », dont l'apostrophe a la fonction de souligner le *pathos* négatif de l'ennemi.

Il s'agit en tout cas d'emplois lexicaux particuliers qui ont le but de dévaloriser le destinataire en provoquant le dédain et le rire du lecteur à travers des « mots intrinsèquement dépréciatifs » (Kacprzak, 2013 : 8), tels que les expressions associant entre elles des mots (adjectifs et/ou noms) à connotation négative par juxtaposition, association et composition. Plusieurs exemples peuvent être retracés dans les journaux, parmi lesquels on peut retenir les plus récurrents :

- « ignoble brute »,
- « race de vampires »,
- « vulgaires satyres »,
- « bourreaux sinistres et malsains »,
- « batracéphale caboche »,
- « assassins, bandits sans vergogne »,
- « féroce, sale et lubrique »,
- « infimes parasites ».

D'autres mots « tiennent leur valeur dépréciative de leur contexte » (*Ibidem*), c'est-à-dire ils subissent des modifications au niveau sémantique et prag-

matique sur la base du contexte d'actualisation. En général, on assiste à la « juxtaposition d'un élément neutre avec des éléments négatifs qui lui transmettent leur coloration péjorative », à la « péjoration d'un mot par des contextes négatifs fréquents » (*Ivi* : 9), ou à l'association d'un mot à valeur neutre avec un autre connoté négativement sur le modèle « *N de N* » :

- « masque horrible »,
- « alliage bâtard, féroce, ambitieux »,
- « horrible accouplement »,
- « infâme liaison »,
- « faces de criminels »,
- « tragique et lugubre face »,
- « tête de mort »,
- « monarques félons, hypocrites, faussaires »,
- « monstre pétri d'orgueil aux instincts de vampire ».

Aux mots neutres « masque, alliage, accouplement, liaison, face, tête » on ajoute des adjectifs et des substantifs péjoratifs, apportant un jugement de type moral et modifiant le sens. L'adjectif « horrible » est beaucoup exploité dans les journaux de tranchées à cause de ses multiples nuances sémantiques<sup>19</sup> qui le rendent un élément souple à utiliser à côté de n'importe quel mot. L'accumulation explique ensuite la nature de cet « alliage » ou des « monarques », ce dernier ayant une acception double. Car, si d'un côté, il a une valeur générale neutre, de l'autre, il est souvent soumis au jugement du peuple, qui peut avoir ou non une idée négative de son souverain.

Enfin, le dernier exemple rentre partiellement dans cette catégorie, parce qu'il s'agit d'une accumulation d'axiologiques négatifs à fonction hyperbolique. Leur côté évaluatif permet au locuteur d'imprimer « *sa marque à l'énoncé* » (Kerbrat-Orecchioni, 2002 : 36) et de s'engager émotionnellement afin d'exprimer son point de vue, apporter un jugement de valeur, donner son opinion.

## 5. Conclusion

Sur la base du processus de sémiotique et de son référent, tout mot peut être considéré comme « gros », peut assumer une valeur insultante ou devenir un juron. Si la métaphore et l'analogie sont des outils indispensables pour créer de nouvelles grossièretés, l'axiologie négative participe, elle aussi, à l'enrichissement de ce lexique de l'outrance langagière, où l'ennemi – l'adversaire politique – est anéanti verbalement par la mise en évidence de son *pathos*.

Dans les journaux de tranchées, la locution « gros mot » amplifie sa portée sémantique pour désigner tout terme ou toute expression dévalorisant l'antagoniste à travers l'excès et l'impertinence verbaux et, à la fois, construisant l'*ethos* du soldat français par la mise en évidence des vertus gaULOises contre la mesquinerie, les bas instincts et la lâcheté allemands. Cela répond au mécanisme de la double adresse, expliqué par Ruth Amossy (2010 : 121) :

On voit donc comme l'*ethos* se construit en fonction de l'image que le locuteur se fait de son allocutaire, et comment l'interaction entre le « je » et le « tu/vous » détermine les modalités de la présentation de soi ; mais aussi comment la présence d'un allocutaire indirect qui n'est pas pris en compte par le locuteur peut transformer la fonction de l'*ethos* et le sens même de l'entreprise de persuasion sans que le texte ait été en rien altéré.

Comme dans une balançoire, si l'image de l'allocutaire est négative, celle du locuteur est forcément positive. Cet extrémisme des représentations contribue à la fixation rapide de valeurs, idées, concepts, voire stéréotypes, et constitue le moyen idéal de la propagande de guerre au front et à l'arrière.

Il en résulte une rhétorique oppositive qui revient de journal en journal et qui paraît être l'élément incontournable de chaque numéro, comme dans « Gueules de Boches », texte à la une de *Boum ! Voilà !* (1916 : 1), où un Poilu parle avec un prisonnier allemand :

Moi, tu vois... ça va... j'fais mon boulot en douce – j'chasse le boche – j'chasse le Goth. [...] Toi !... Tu fous l'camp !... t'as les grolles, tu plaques les poteaux... tu t'es dit : j'suis garé.

## NOTES

- <sup>1</sup> Les citations sont tirées du très connu *Manifeste du Surréalisme* de Filippo Tommaso Marinetti, publié dans *Le Figaro*, le 20 février 1909. Le document est aujourd'hui téléchargeable et consultable en ligne dans plusieurs sites internet.
- <sup>2</sup> Il s'agit du personnage, créé par Alfred Jarry en 1896, qui donne son nom à une série de petites pièces et potacheries, influençant beaucoup par la suite le théâtre de l'absurde.
- <sup>3</sup> Le XX<sup>e</sup> siècle est ainsi défini par le célèbre historiographe Eric Hobsbawm dans son œuvre *The Age of Extremes : The Short Twentieth Century, 1914–1991* (1994), traduite en français *L'Âge des extrêmes, histoire du court XX<sup>e</sup> siècle* et parue seulement en 1999 à cause du refus de quelques éditeurs parisiens – y compris Galimard – de la publier.

- <sup>4</sup> C'est l'expression utilisée à cette époque pour définir la censure. La plupart des images la représentent comme une vieille femme à lunettes, munie d'énormes ciseaux. Stéphane Audoin-Rouzeau affirme que « *apparemment, ce contrôle paraît très lourd et très contraignant. Cependant, il ne fait aucun doute que beaucoup de journaux édités en petit nombre et pour des groupes de taille restreinte ont échappé à la censure pendant toute leur existence. [...] Et si la censure a parfois fait disparaître quelques journaux, elle s'est montrée dans l'ensemble assez peu efficace et relativement tolérante. [...] En revanche, l'autocensure fut un écran plus résistant qui épargna l'essentiel du travail aux censeurs officiels* » (Audoin-Rouzeau, 1997 : 25). Sur la censure pendant la Grande Guerre, on peut aussi renvoyer aux ouvrages de Berger & Allard (1932), Forcade (2002), Rajfus (1999).
- <sup>5</sup> Le sujet de l'attente de l'ennemi est l'un des plus répandus de la littérature moderne et contemporaine : il suffit de penser à l'attente des soldats prussiens au lendemain de la défaite de Sedan dans *Boule de suif* (1879) de Guy de Maupassant, à l'attente de Godot dans le théâtre de l'absurde de Samuel Beckett (1952) ou au *Deserto dei tartari* (1940) de Dino Buzzati.
- <sup>6</sup> Les mots entre guillemets sont les variantes en argot des Poilus des termes « pou », « rat » et « vin ».
- <sup>7</sup> Il existe deux listes de gazettes de guerre publiées en ligne : <<http://issuu.com/a.dhermy/docs/journaux-de-guerre1914-1918>> (consulté 31.10.2013) ; <[http://www.bdic.fr/journaux\\_tranchees\\_titres.html](http://www.bdic.fr/journaux_tranchees_titres.html)> (consulté 31.10.2013). De là, on peut facilement accéder aux numéros sur les sites : [www.bnf.fr](http://www.bnf.fr), [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr) et [www.bdic.fr](http://www.bdic.fr).
- <sup>8</sup> Tous les mots et toutes les expressions entre guillemets sont des exemples de titres de journaux de tranchées.
- <sup>9</sup> Sur la violence verbale dans l'espace politique, v. Cl. Moïse, N. Auger, B. Fracchiolla & Ch. Schultz-Romain (2008 : 17-78).
- <sup>10</sup> L'*ethos* n'est que l'image de soi que l'auteur projette et qui est produite par le discours (cf. Amossy, 2006 : 70 ; Maingueneau, 2012). Il est opposé au *pathos* négatif, dont une analyse exhaustive dans le discours totalitaire est offerte par Kacprzak (2013).
- <sup>11</sup> La question de l'émotion dans le discours a toujours été l'un des sujets les plus passionnants de la recherche en analyse du discours et argumentation. Dès la *Poétique* aristotélicienne, on parle d'une « rhétorique des effets », où le sentiment est « considéré comme un effet possible que peut susciter une certaine mise en discours auprès d'un certain public, dans une certaine circonstance » (Charaudeau, 2008 : 50).
- <sup>12</sup> Catherine Kerbrat-Orecchioni affirme qu'un discours peut être considéré comme « subjectif », lorsque l'énonciateur / scripteur s'avoue explicitement ou se pose implicitement en tant que « source évaluative de l'assertion ». Il se caractérise souvent par l'usage des déictiques et des adjectifs « affectivo-axiologiques » qui énoncent « un jugement de valeur, et un engagement émotionnel du locuteur vis-à-vis de l'objet dénoté » (Kerbrat-Orecchioni, 2002 : 80).
- <sup>13</sup> Il n'y a que deux ouvrages à caractère monographique qui traitent des « gros mots » : Guiraud (1975) et Rouayrenc (1998).

- <sup>14</sup> Cette définition de « gros mot » se rapproche inévitablement de celle d'« apostrophe-insulte » de Catherine Detrie, qui serait « un indice explicite de saturation référentielle du destinataire, dont la spécificité est d'être porteur d'une intention dépréciative. Le fait de parler d'apostrophe-insulte présuppose donc, d'une part, une situation d'interlocution, et, d'autre part, un positionnement agonial. Ce dernier peut se manifester – c'est le cas le plus fréquent – au moyen d'un nom de qualité, mais ce n'est pas systématique [...]. L'apostrophe-insulte manifeste la volonté d'afficher un climat interactionnel dysphorique (ce qui ne veut pas dire non plus qu'il le soit, l'insulte pouvant faire partie d'un jeu interactionnel codé) » (2008 : 20).
- <sup>15</sup> Ajoutons que l'hyperbole est l'une des figures typiques de l'argumentation dans ces journaux.
- <sup>16</sup> Ces définitions sont tirées du *Grand Robert de la langue française*, édition numérique sous abonnement. URL : <www.lerobert.com>. Consulté 31.10.2013.
- <sup>17</sup> Il existe une intéressante bibliographie sur la caricature pendant la Grande Guerre. Nous signalons, en particulier, les ouvrages suivants : Bryant (2010), Christophe (2006), Tillard (2011), Weal (1915).
- <sup>18</sup> Les auteurs proposent une liste sur la base des « manques » : de force ou de courage ; d'expérience ou de maturité ; d'intelligence ; d'égard ou de respect envers autrui ; de respectabilité (Cf. Laforest & Vincent, 2004 : 64-65).
- <sup>19</sup> Le *Dictionnaire Larousse* (édition en ligne, URL : <www.larousse.fr>. Consulté 31.10.2013) présente ces définitions : a) « qui remplit d'horreur, cause de l'effroi, de l'épouvante » ; b) « qui suscite la répulsion, le dégoût, la réprobation morale » ; c) « qui n'inspire que de l'antipathie par son caractère dur, méchant » ; d) « qui est extrêmement laid » ; e) « qui est extrêmement mauvais, infect » ; f) « qui atteint un degré anormal, excessif dans le désagréable, le déplaisant ».

## BIBLIOGRAPHIE

### Journaux cités

- Boum ! Voilà !*, 6, 9 mai 1916.  
*L'Écho de Rochepinard*, 14, vendredi 15 février 1918.  
*L'Écho de Tranchéesville*, 6, jeudi 26 août 1915.  
*L'Écho de Tranchéesville*, 12, jeudi 14 octobre 1915.  
*L'Écho de Tranchéesville*, 20, 30 décembre 1915.  
*La Guerre illustrée*, 2, 4 novembre 1914.  
*La Guerre illustrée*, 4, 19 novembre 1914.  
*La Revue poilusienne franco-belge*, 1, 1918.  
*Le Camouflet*, 6, 1<sup>er</sup> septembre 1916.  
*Le Canard dieppois*, 1<sup>ère</sup> année, 1, 5 avril 1916.  
*Le Canard poilu*, 4, 17 mars 1915.  
*Le Canard poilu*, 33, 6 octobre 1915.  
*Le Carnet de la semaine*, 17, juin 1916.  
*Le Diable au cor*, 8, 27 juin 1915.

- Le Diable au cor*, 12, 19 septembre 1915.  
*Le Diable au cor*, 21, 3 février 1916.  
*Le Gafouilleur*, 1<sup>ère</sup> année, 4, 15 mai.  
*Mar-Gaz*, 141, 1<sup>er</sup> décembre 1917.  
*Marmoutier-Gazette*, 67, 2 juillet 1916.

### Ouvrages cités

- « L'Argumentation dans le discours politique », 10, 2013, *Argumentation et analyse du discours*, mis en ligne le 10.10.2013. URL : <<http://aad.revues.org/1424>>. Consulté 31.10.2013.
- AMOSSY, R. (2006). *L'Argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin.
- (2010). *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : PUF.
- AUDOIN-ROUZEAU, S. (1997). 14-18. *Les combattants des tranchées*. Paris : Armand Colin.
- BERGER, M. & P. ALLARD (1932). *Les Secrets de la Censure pendant la Guerre*. Paris : Édition des Portiques.
- BONHOMME, M. & C. ROSSARI (2013). « Introduction ». *Argumentation et analyse du discours*, mis en ligne le 10.10.2013. URL : <<http://aad.revues.org/1424>>. Consulté 31.10.2013.
- BRYANT, M. (2010). *La Première guerre mondiale en caricatures*. Paris : Hugo & Cie.
- CHARAUDEAU, P. (2008). « Pathos et discours politique ». In M. RINN (éd.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 49-58.
- CHARPENTIER, A. (2007). *Feuilles bleu horizon. Le livre d'or des journaux du front, 1914-1918*. Triel-sur-Seine : Éd. Italiques.
- CHRISTOPHE, A. (2006). *La Grande Guerre dans les images de presse en France*. Paris : A. Christophe.
- DETRIE, C. (2008). « Cousin de crapaud ! Fils de bœuf !... De quelques stratégies apostrophiques en discours institutionnel ». In : Cl. MOÏSE, N. AUGER, B. FRACCHIOLLA, & Ch. SCHULTZ-ROMAIN, *La Violence verbale. Tome 1. Espaces politiques et médiatiques*. Paris : L'Harmattan, 19-44.
- EGGS, E. (2009). « Rhétorique et argumentation : de l'ironie ». *Argumentation et Analyse du Discours*, 2, mis en ligne le 01 avril 2009. URL : <<http://aad.revues.org/219>>. Consulté 31.10.2013.
- FORCADE, O. (2002). « La guerre censurée ». 14-18 Magazine, 10, octobre-novembre.

- GERVERAU, L. (2007). *La Guerre mondiale médiatique*. Paris : Nouveau monde éd.
- GUIRAUD, P. (1975). *Les Gros mots*. Paris : PUF.
- HOBSBAWM, E. (1995). *Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914-1991*. London : Abacus, 1995.
- KACPRZAK, A. (2013). « Le pathos négatif en tant que trait du discours politique totalitaire ». *Argumentation et analyse du discours*, mis en ligne le 10.10.2013. URL : <<http://aad.revues.org/1424>>. Consulté 31. 10.2013.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2002). *L'Énonciation*. Paris : Armand Colin.
- LAFOREST, M. & D. VINCENT (2004). « La qualification péjorative dans tous ses états ». *Langue française*, 144, « Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques », 59-81.
- LAGORGETTE, D. & LARRIVÉ, P. (2004). « Introduction ». *Langue française*, 144, « Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques », 3-12.
- MAINGUENEAU, D. (2012). *Analyser les textes de communication*. Paris : Armand Colin.
- MOÏSE, Cl. (2011). « Gros mots et insultes des adolescents ». *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 1, 83-84, 29-36.
- MOÏSE, C., N. AUGER, B. FRACCHIOLLA, & C. SCHULTZ-ROMAIN (2008). *La Violence verbale. Tome 1. Espaces politiques et médiatiques*. Paris : L'Harmattan.
- RAJFUS, M. (1999). *La Censure militaire et policière, 1914-1918*. Paris : Le Cherche-Midi.
- ROTH, F. (1983). *Le Temps des journaux. Presses et cultures nationales en Lorraine mosellane. 1860-1940*. Nancy : Éditions Serpenoise / Presses Universitaires de Nancy.
- ROUAYRENC, C. (1998). *Les Gros mots*. Paris : PUF, Coll. « Que sais-je ? ».
- SOUDAGNE, J.-P. (2009). *Le Quotidien des soldats dans les tranchées*. Saint-Cloud : Impr. France-Quercy.
- THURIOT-FRANCHI, G. (1921). *Les Journaux de tranchées*. Paris : Nevers, 1921.
- TILLARD, M.-E. (2011). *De l'icône à la caricature: la représentation des personnalités pendant le premier conflit mondial*. Mons-en-Montois : Le Fantascopie.
- WEAL (1915). *Les K...boches : album satirique*. Paris : Éditions Weal.

## Sitographie

Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine. URL : <[http://www.bdic.fr/journaux\\_tranchees\\_titres.html](http://www.bdic.fr/journaux_tranchees_titres.html)>. Consulté 31. 10.2013.

*Bibliothèque Nationale de France*. URL : <[www.bnf.fr](http://www.bnf.fr)>. Consulté 31.10. 2013.

*Dictionnaire Grand Robert de la langue française*. URL : <[www.lerobert.com](http://www.lerobert.com)>. Consulté 31.10.2013.

*Dictionnaire Larousse en ligne*. URL : <[www.larousse.fr](http://www.larousse.fr)>. Consulté 31.10.2013.

*Gallica*. URL : <[gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr)>. Consulté 31.10.2013.

*Journaux de guerre 1914-1918*. URL : <<http://issuu.com/a.dhermy/docs/journaux-de-guerre1914-1918>>. Consulté 31.10.2013.

